



## **LES ESCLAVAGISTES AFRICAINS DE LA CONFEDERATION**

*Par Elizabeth Steger Trindal*

*Adaptation du texte en français par Robert Dardenne et Serge Noirsain*

Mon intérêt pour la race noire remonte à mon enfance. Durant la grande crise, ma mère ouvrit une pension de famille dans notre vaste maison victorienne à East Fall Church, en Virginie. Celle avec qui je m'entendais le mieux était notre servante, Anna May, et je passais beaucoup de temps avec elle. Pour se nettoyer les dents, elle utilisait l'une de ses pinces à cheveux. Lorsque Anna nous quitta pour se marier, je voulus l'accompagner et, quand elle eut son premier enfant, j'en fus terriblement jalouse. La famille Thompson vivait à côté de chez nous. Old Fish était leur meilleur ami, il avait quelque chose de spécial, ses parents avaient été des esclaves. L'épouse de M. Thompson était décédée et elle lui laissa six enfants à élever. En réalité, ce fut leur servante Jane qui eut vraiment de l'influence sur les enfants. Nous la respections tous. Avant que nous partions pour la Virginie, mes parents et moi-même vécûmes à Washington DC. Mes compagnons de jeux étaient mon neveu et Cotton, un petit Noir aux cheveux crépus. Nous étions inséparables et notre différence de race n'avait pas importance. Plus tard, mon époux et moi-même vécûmes en Louisiane, au début des années 1950. Souvent, j'eus à constater la bonne entente entre les races. Je dirigeais un service de collecte de l'impôt et je fus surprise de voir que mon personnel de couleur manifestait généralement plus de patience que ses collègues blancs.

La plupart de mes premières expériences avec les Noirs furent très positives et parfois réconfortantes. Malheureusement, ces quarante dernières années ont développé

un mouvement qui envenime les relations interethniques dans le pays. Karl Marx pensait que la réhabilitation du peuple passait obligatoirement par l'éradication de ses racines. Cela correspond à un véritable lavage de cerveau comme le subirent les Amérindiens et c'est encore vrai dans un certaine mesure. Certains considèrent les Nègres comme des inférieurs parce qu'ils sont issus de l'esclavage. Cela doit s'arrêter ou cela posera des problèmes. En revanche, les Sudistes passent pour des racistes parce qu'ils sont censés avoir tous eu des esclaves et qu'ils seraient partis en guerre pour protéger cette institution. Par conséquent, on interprète désormais leurs drapeaux, leurs chansons, les commémorations et tous leurs symboles comme des comportements diaboliques que l'on veut interdire. Naguère, le gouvernement usa de la contrainte pour envoyer les enfants des Indiens dans des écoles de l'Etat. Là, ils ne pouvaient ni parler leur langue maternelle ni effectuer leurs danses traditionnelles ni chanter leurs anciennes chansons. Leur héritage culturel, comme celui des Sudistes, s'en ressentit. Si l'objectif était de créer un peuple américain pareil à des robots, je dois avouer qu'il est pratiquement atteint. En outre, la haine et la dissension ont pris d'énormes proportions. Actuellement, les partisans de l'Union soutiennent ceux qui désirent voir une Amérique à son meilleur niveau, une Union libre et harmonieuse de personnes qui s'intéressent les unes aux autres. Les concepts de Karl Marx ne produiront jamais cela. C'est seulement au prix d'une vérité issue de nombreuses recherches et par le partage de la connaissance que nous obtiendrons l'union des gens de bonne volonté.

Napoléon Bonaparte aurait dit : *“L’histoire n’est qu’une fable que l’on accepte”*. Une des fables qui a le mieux tenu est celle qui prétend que la majorité des Sudistes avait des esclaves. Bien au contraire, 75% des familles du Sud n'en possédaient pas. Sur une population de huit millions de Blancs, seulement 385.000 étaient des esclavagistes. Cinquante pour cent de ceux-ci en possédaient moins que cinq, 38% de cinq à vingt et 12% en exploitaient davantage. Ceux qui utilisaient plus de vingt esclaves étaient catalogués comme planteurs. D'après le recensement de 1860, en Caroline du Sud, des maîtres à la peau noire détenaient 791 esclaves. William Ellison Sr. du district de Sumter en avait 63. Si l'on s'en réfère au livre *“The Free People of Color in Louisiana and St. Domingue : A Comparative Portrait of Two Three-Caste Society”*, William Ellison obtint son émancipation à l'âge de vingt-neuf ans, devint un grand planteur et possédait sa propre égreneuse. Il acheta sa demeure au gouverneur de la Caroline du Sud et réussit à se faire accepter par la très stricte Eglise épiscopaliennne de Sumter. Le domaine d'Ellison aurait compté une centaine d'esclaves. Après sa mort, les siens l'enterrèrent dans le cimetière blanc de cette église. Ses deux filles épousèrent des Blancs fortunés et elles partirent ailleurs dans les années 1850. La société blanche les avait parfaitement adoptées.

Le recensement fédéral de 1830 révèle qu'en Caroline du Sud, en Louisiane, en Virginie et en Maryland, 10.000 esclaves appartenaient à des hommes de couleur. A New York même, 17 esclaves noirs servaient huit Afro-Américains. L'esclavage n'était pas quelque chose de nouveau pour les natifs d'Afrique. Beaucoup de ceux qui en vinrent directement étaient des captifs d'autres tribus, que des chefs locaux avaient vendus à des capitaines anglais ou hollandais. Pour les autochtones africains, la possession d'esclaves était une position enviable. C'est en Caroline du Sud et en Louisiane que l'on trouvait le plus grand nombre de Noirs esclavagistes. Ils se comportaient exactement comme les Blancs avec leurs esclaves et châtiaient ceux qui cherchaient à fuir. La loi ne le mentionnait pas, mais elle sous-entendait que les maîtres devaient prendre soin des esclaves depuis leur naissance jusqu'au moment de leur mort

en leur assurant le logis, la nourriture, l'habillement et les soins médicaux. Ils n'avaient pas à envier les ouvriers de l'industrie nordiste et les miséreux de n'importe quelle race. La vie, pour ces derniers, se révéla toujours cruelle et il fallut attendre le XX<sup>e</sup> siècle et la naissance des syndicats pour que la condition du prolétariat nordiste commence à s'améliorer. Jusqu'à cette époque, les pauvres immigrants n'avaient aucun droit.

La question que l'on pourrait logiquement se poser serait "*pourquoi des Noirs libres acquièrent-ils des esclaves ?*". En ces temps-là, lorsqu'un maître émancipait l'un de ses Noirs, il lui donnait parfois un ou deux esclaves. Aucun Noir ne pouvait espérer son émancipation s'il ne pouvait pas prouver sa capacité à subvenir à ses besoins. Durant leur temps passé dans une plantation, des esclaves devenus libres avaient appris de bons métiers tels que l'agriculture, le forgeage, la menuiserie, la maçonnerie, l'élevage, la couture, la cuisine, la blanchisserie et la garde des enfants. Les planteurs blancs offraient souvent, à leurs bâtards noirs, un esclave dont ceux-ci n'entraient en possession qu'à leur majorité. Le premier recensement fédéral de 1790, à Charleston, montre que sur 102 Noirs libres, 36 avaient des esclaves. Pendant la période d'avant la guerre civile, la majorité des Noirs esclavagistes étaient des femmes. Le recensement de 1850, à Charleston répertoria 191 Noirs propriétaires d'esclaves dont 123 étaient des femmes. En 1860, toutefois, ce fut l'inverse. Beaucoup de ces Noires, propriétaires d'esclaves, les avaient hérités de leur époux. Par exemple, un boucher mulâtre de Charleston légua à épouse six esclaves estimés à 2.530 dollars.<sup>1</sup> Fréquemment, les femmes noires esclavagistes achetaient elles-mêmes leurs esclaves. En 1818, Rebecca Jackson était une lavandière très demandée et, comme elle avait besoin de main-d'œuvre, elle s'acheta trois esclaves évalués à 1.900 dollars à sa mort.<sup>2</sup> Le 6 avril 1865, Esther H. Hawkins écrivit dans son journal intime : "*En nous rendant à la maison nous avons visité le jardin de Noisett. Sa propriétaire est une femme noire très fortunée, la veuve d'un Noir possédant beaucoup d'esclaves ainsi que cette belle et très productive ferme. Très tôt, ils ont commencé à cultiver des légumes et des fleurs rares pour le marché de Charleston. Ils ont plusieurs hectares de terres non cultivées sur lesquelles poussent des japonicas, des oléandres et de grands rosiers. Des massifs de roses cherokees très rares et très beaux bordent, sur ses deux côtés, l'allée de 375 mètres menant de la rue à cette maison. C'est un des plus beaux endroits des environs*".<sup>3</sup>

La première occupation du sol virginien par des Britanniques remonte à 1607, treize ans avant la fameuse épopée des pèlerins qui débarquèrent à Plymouth, dans le Massachusetts. En 1619, Anthony Johnson était l'un des vingt Africains amenés à Jamestown pour y être vendus aux colons. Quatre ans plus tard, Johnson obtenait son émancipation. En 1651, Il bénéficia d'une donation royale<sup>4</sup> de dix hectares pour laquelle il s'acheta cinq esclaves, devenant à la fois le premier propriétaire terrien noir et le premier planteur noir de la région.<sup>5</sup> Nat Butler était un Noir qui vivait près d'Aberdeen, dans le Maryland. Sous l'apparence de les aider, il volait des esclaves noirs puis les cachait dans un endroit secret en leur recommandant de patienter en attendant de partir pour le Nord. En vérité Nat Butler prenait contact avec leurs anciens maîtres pour négocier leur restitution en échange d'une forte somme. Si l'affaire ne se concluait pas,

<sup>1</sup> *Records and Wills of Charleston County, vol. H.1834-44, pp. 243-44.*

<sup>2</sup> *Miscellaneous Records, vol. 47 1822-24 (Secretary of State), pp. 159-60.*

<sup>3</sup> G. Schwartz (ed.), *A Woman Doctor's Civil War, University of South Carolina Press, 1992, p. 127.*

<sup>4</sup> *Le roi d'Angleterre n'accordait ces donations qu'aux personnes qui réussissaient à développer la colonisation sur place.*

<sup>5</sup> *WPA Writers' Program, Virginia Guide to the Old Dominion, New York, 1940, p. 378.*

il revendait ses otages à un autre propriétaire.<sup>6</sup> Le *Christian Examiner* de mars 1859 et le *Plaquemine Louisiana Sentinel* de la même période citent un riche Noir qui venait d'acquérir une plantation de 1.600 hectares incluant 200 esclaves, pour la somme, vertigineuse à l'époque, de 250.000 \$. Les journaux se trompent probablement en se référant à un certain Auguste Dubuclet du comté d'Iberville, où se situe Plaquemine. Dubuclet passait pour le plus riche des planteurs noirs. On estime ses biens immeubles à 200.000 \$. Sa propriété faisait 485 hectares et comptait 94 esclaves. Dans le même comté, Antoine Decuir, un Noir de Point Coupee, dirigeait une plantation de 112 esclaves qui s'étendait sur plus de 400 hectares.<sup>7</sup>

Souvent, les mulâtres louisianais portaient des noms français et avaient hérité de dons substantiels de leur père blanc. La vie n'était pas toujours facile pour une épouse qui ne satisfaisait pas un mari trop exigeant et qui prenait une maîtresse noire. Dans ces cas, les épouses paraissaient ridicules tant aux Noirs qu'aux Blancs de la plantation. Aussi tard qu'en 1863, alors que la prétendue guerre pour la protection de l'esclavage durait depuis deux ans, des Noirs libres se faisaient encore servir par des esclaves de la même couleur au sein même du District de Columbia ! D'après les généalogistes, un certain Robert Gunnell en possédait dix, Gabriel Conkley, huit et James W. McDaniel, deux.<sup>8</sup> En Caroline du Sud, les Pendarvis furent l'une des plus grandes familles de Noirs à cultiver du riz avec des esclaves. Leur plantation commença dans les années 1730 lorsqu'un mulâtre dénommé Joseph, le fils illégitime d'un planteur, et sa maîtresse reçurent 400 hectares de terrain. Ce Joseph légua ses terres et ses esclaves à ses sept enfants qui formèrent l'une des plus grandes familles esclavagistes de l'Etat.<sup>9</sup> A la mort de James Pendarvis, le fils aîné de Joseph possédait déjà un vaste patrimoine immobilier. Les biens de ce dernier comprenaient deux plantations, 1.200 hectares de terrain et 155 esclaves.<sup>10</sup>

Les esclaves enduraient un véritable calvaire lorsque la vente du père, de la mère et des enfants à des propriétaires différents disloquait leur famille. Les familles d'immigrants sans le sou qui débarquaient dans ce pays subirent le même calvaire. Sur la masse de colons qui traversèrent l'Atlantique, peu avaient les moyens de payer le voyage et de financer leurs débuts dans le Nouveau Monde. Afin d'encourager la colonisation, des propriétaires, des familles indépendantes et des compagnies commerciales négocièrent des contrats avec les immigrants. En échange de leur voyage et de leur entretien, ceux-ci travaillaient pour leur employeur pendant une période préalablement fixée. A sa libération, l'immigrant recevait une petite parcelle de terrain, habituellement d'une vingtaine d'hectares. On estime qu'une bonne moitié des immigrants qui s'établirent dans les colonies du sud de la Nouvelle-Angleterre vinrent en Amérique en vertu de ce système.<sup>11</sup> Il arrivait que certains de ces immigrants ne recouvrent jamais la liberté faute de moyens financiers pour revendiquer leurs droits en justice.<sup>12</sup> J'ai même trouvé un cas où des Noirs libres devinrent ainsi les maîtres de deux familles d'immigrants allemands qui n'avaient pas pu payer leur voyage d'Amsterdam à Baltimore (Maryland). Cette information apparaît dans un livre édité en 1818 à

<sup>6</sup> *American Heritage Magazine*, February/March 1993, P. Burnham, «Selling Poor Steven», p. 94.

<sup>7</sup> L. Foner, *Free people of Color in Louisiana and St. Domingue : A Comparative Portrait*.

<sup>8</sup> "Rambler", "Emancipation Board Report in 1863, examiné par le Rambler", "Washington Star" newspaper, January 12, 1927.

<sup>9</sup> *Records of Wills*, vol. 3-1732-1737, Charleston County, pp. 240-42.

<sup>10</sup> Brent N. Holcomb, *ad.*, 1786 Tax Return, South Carolina.

<sup>11</sup> *Esquisse d'une Histoire des Etat-Unis*, p. 9, distribué par les Services américains d'Information.

<sup>12</sup> Parke Rouse jr., *The Great Wagon Road*, New York, 1915, in "American Trail Series", 2001, p. 31

Stuttgart. Il contient des lettres écrites en 1817, envoyées depuis Baltimore au baron von Gagern à Francfort-sur-le-Main. La communauté allemande de Baltimore s'émut de cette situation et elle rassembla suffisamment d'argent pour racheter la liberté de ces immigrants.<sup>13</sup> Il est probable que beaucoup d'autres immigrants blancs ne bénéficièrent pas d'une telle collecte de fonds et restèrent sous la domination de leurs maîtres noirs.

La discrimination se manifeste sous différents aspects et même au sein de la race noire. Très récemment, on se moqua de Anthony Williams, le maire de Washington D.C., pour la pâleur de sa peau. En revanche, Colin Powell subit les mêmes affronts à cause de sa peau foncée. Il y a bien des années, les mulâtres de la côte de Caroline du Sud montraient du dédain à l'égard de leurs frères de race nettement plus foncés. Un certain snobisme creuse un fossé entre les Noirs des zones rurales et ceux des zones urbaines, entre ceux qui ont reçu une éducation et ceux qui n'en ont pas. Pendant la période qui précéda et suivit la guerre civile, les pauvres blancs subissaient autant le mépris des Noirs que des Blancs aisés. Nous pouvons culpabiliser au sujet de l'esclavage dans ce pays en pensant que les Blancs en sont responsables. On voudrait même indemniser les descendants de ces malheureux esclaves noirs maltraités dans le passé. Mais comment cela pourrait-il s'accomplir, sachant qu'il y eut des Noirs esclavagistes et d'autres qui s'adonnaient à la traite dans ce pays ? Que pourraient penser les descendants de Tante Fanny Canady, une Noire de Louisville (Kentucky) qui vendit quelques membres de sa propre famille et qui, de plus, était la propriétaire de son époux Jim, un vaurien alcoolique ? Un jour, Fanny se rendit dans l'atelier de son mari, le regard en furie et l'index pointé dans sa direction : "*Jim*", dit-elle, "*Si tu ne reprends pas tes esprits, j'irai moi-même te vendre sur le fleuve*". Jim s'assit et se mit à trembler car il savait que si elle le vendait sur le fleuve, cela signifierait qu'il deviendrait la propriété d'un marchand noir qui l'enverrait sur un champ de coton dans le Sud profond.<sup>14</sup> Au début de la guerre à Norfolk, en Virginie, vivait une industrieuse colporteuse noire qui faisait les marchés avec son mari dont elle était propriétaire. Celui-ci était un ardent sécessionniste et accueillit avec enthousiasme le bombardement de Fort Sumter. Après l'évacuation de Norfolk par les Confédérés et son occupation par les troupes fédérales, son mari continua d'exprimer un peu trop violemment ses opinions pro sudistes. Cela lui valut de se retrouver au baignoire.<sup>15</sup>

Un mulâtre nommé Al Dubroca vécut jusqu'en 1906 près de Mobile (Alabama), il avait possédé de nombreux esclaves. Peu de temps avant sa mort, un vieil ami lui demanda comment il allait. Celui-ci répliqua : "*Je me sens mal, je deviens très âgé. Ils disent tous que ce fut une bonne chose de libérer mes Nègres, mais j'aurais bien aimé les récupérer*".<sup>16</sup> Frederick L. Olmsted, l'auteur du livre *The Cotton Kingdom*, entendit un jour un ancien esclave lui déclarer qu'il avait connu beaucoup de Noirs possédant des esclaves, qu'ils étaient les pires des maîtres, durs et dépourvus de sentiment. "*Je vous dis la vérité, c'est un fait, ils étaient des maîtres très durs. Je préférerais encore servir n'importe qui dans le monde plutôt que d'encore subir un Noir. Si je devais être vendu à un Noir, j'irais me noyer, ça je le ferais !*".<sup>17</sup> Nous ne saurons jamais combien d'esclaves soumis à un homme de leur propre race prirent la fuite par le fameux

<sup>13</sup> Calvin D. Wilson, *Negroes Who Owned Slaves*, réédition du "Popular Science Monthly", November 1912, p. 489.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 488.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 488.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 489.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 492.

“chemin de fer souterrain”. Jacob Gasken de New Bern possédait son propre père. Un jour, Jacob n’avait pas agi comme le souhaitait son père et ce dernier le corrigea sévèrement. Furieux, le fils le vendit à un marchand noir. Par la suite, ce Jacob se vanta qu’il avait envoyé “*le vieil homme dans des champs de maïs près de La Nouvelle-Orléans où il y apprendrait de meilleures manières*”.<sup>18</sup>

**J**e me demande combien parmi nous, aujourd’hui, se seraient tourmentés à propos de l’esclavage s’ils avaient vécu à cette époque ? N’aurions-nous pas été plus actifs pour rendre la vie meilleure aux Blancs et aux Noirs, compte tenu de ce que nous savons maintenant ? D’après l’émission de télévision de John Walsh, *America’s most wanted*, il y aurait plus d’un million d’enfants maltraités par an. Dans les établissements scolaires, 15% des enfants subiraient des abus sexuels de la part de leurs instituteurs et 1.200 enfants meurent chaque année des suites de maltraitance. Pour ceux qui s’opposent à l’avortement, quarante millions de femmes l’ont pratiqué depuis la fameuse “*Affaire Roe and Wade*”, en 1973.<sup>19</sup> D’après les statistiques du F.B.I., un mariage sur trois donne lieu à des violences conjugales. En Virginie, toutes les dix minutes, une personne requiert l’assistance du programme aux personnes abusées physiquement. Mais qui donc pleure les 30.000 enfants noirs chrétiens réduits en esclavage par le régime islamique au pouvoir au Soudan ? Où passe la colère de nos Afro-américains quand on écorche vif, quand on brûle et quand on crucifie leurs propres frères de race au Soudan ? Il semble que leur seul intérêt se focalise sur la critique des Blancs pour leur pratique de l’esclavage dans le passé, sans pour autant faire quoi que ce soit pour leur peuple aujourd’hui. Lorsque nous battons notre coulpe en évoquant l’esclavage du passé, je me demande ce que nous faisons pour remédier aux maux d’aujourd’hui ? Il existe tellement d’associations qui demandent un coup de main ... aujourd’hui !



Quartier des esclaves dans la plantation de Rockville, Caroline du Sud  
(Collection Mrs. Hanson and E. Weaver)

<sup>18</sup> *Ibid*, p. 485.

<sup>19</sup> *Washington Times* des 27 janvier et 7 février 2003.